

I

Le 12 mai 2012, Sebastian von Wreden assista au match du Bayern contre Chelsea à l'Allianz Arena. Il avait envoyé Dave chercher des bières et des chips avant que le match ne débute. Lorsque Dave revint, avec des bocks énormes améliorés de schnaps et ruiselant de froid, il en saliva, l'œil allumé, et se détendit en croisant ses mains sur sa nuque.

Il avait envie de passer une bonne soirée après avoir raté son examen de biochimie avec une mention rarement accordée jusque-là dans le milieu universitaire : *Nul avec les félicitations du jury pour ce déploiement d'efforts inutile.*

Il soupçonnait *Fraulein* Koch, son professeur de génétique, une vieille fille acariâtre, d'avoir elle-même rédigé l'appréciation. Elle le considérait comme un spécimen de fin de race peu ragoutant.

Bea, la jolie blonde qui lui servait de copine, lui tripotait la cuisse avec un regard énamouré plein d'une consolation qu'il était disposé à recevoir un peu plus tard, selon l'humeur. Elle se récria en goûtant la boisson.

— Merde, Dave, tu le fais exprès ! Sebastian ne tient pas le schnaps mélangé à la bière !

Elle avait raison. Cela devait tenir à une réaction chimique particulière, car, en dehors de ça, il pouvait en siffler une demi-bouteille sans sourciller.

En sortant, après la victoire du Chelsea, deux ou trois profils de nazillons se mirent à regarder la colonne vertébrale de Béa avec insistance. Il importait peu de savoir s'ils étaient anglais ou allemands : ils étaient à mettre dans le même sac. Même bobine, même quotient intellectuel. Sebastian était passablement éméché. Il repéra leur petit manège et tenta de les circonvenir d'un regard. La focalisation fut trop hasardeuse pour les arrêter dans leur entreprise. Il n'eut d'autre choix que de foncer quand l'un d'eux, avec l'objectif manifeste d'en découdre, le bouscula en le qualifiant, avec le vocabulaire exquis qui caractérise cette frange délicate de la population, de tafiole à cheveux longs.

Résultat des courses : Sebastian se retrouva, deux minutes plus tard, sur le sol luisant de pluie, complètement sonné. Le sang battait à grands coups sourds dans ses oreilles et il entendait une voix aiguë hurler et dominer la rumeur. C'était celle de Bea. On se fait toujours des remarques idiotes dans les moments graves. Il n'échappa pas à la règle et se dit qu'elle pourrait se reconvertir sans déshonneur comme soprane légère au Bayerische Staatsoper plutôt que de s'entêter à vouloir devenir psychanalyste – il la pratiquait assez souvent pour savoir que sa propre analyse de fin d'études la rendrait sans doute démente.

Dave, qui tenait la bière au schnaps, lui, organisait déjà les secours, et Sebastian se retrouva au centre hospitalier universitaire en deux temps trois mouvements. Trois côtes cassées, le nez amoché

et une prémolaire déchaussée. Rien qui engageait son pronostic vital. C'était rassurant en un sens. Il crut tout de même qu'il allait passer de vie à trépas quand l'infirmière lui murmura à l'oreille avec un bon sourire et l'intention évidente de lui faire plaisir :

— Ne vous tracassez plus : nous avons prévenu votre maman. Elle arrive !

Madame la déléguée au gouvernement fédéral sur les questions d'écologie arriva donc vers vingt-trois heures. Elle se planta devant le lit de son fils, sans un mot. Alluma une cigarette en levant un sourcil provocateur en direction de l'infirmière.

— Madame ! Dans un hôpital...

L'arrivante l'attrapa gentiment par le bras et la poussa en dehors de la chambre. Tout juste si elle ne tira pas le chariot de soins devant la porte pour bloquer l'accès. Puis elle revint vers son fils qui, penaud, attendait l'orage avec l'impression d'avoir à nouveau trois ans devant ce monstrueux bloc d'autorité et d'égoïsme qu'il avait pris l'habitude de déranger le moins possible.

— Je prends trois jours, dit-elle d'une voix dange-reusement assourdie. TROIS malheureux jours que je pense passer avec mon fils que je n'ai pas vu depuis cinq mois avant de retourner à Berlin. Au lieu de ça, tu te fais dézinguer après un match de foot par un groupe de nazillons. Tu n'en as pas marre de ne faire que des conneries ? Si je pouvais t'en coller une, là, tu vois, ça me ferait un bien fou ! Mais tu es déjà assez amoché comme ça.

Elle se mit à faire les cent pas devant le lit en tirant sur sa cigarette et en lorgnant vers le détecteur de fumée.

— Marche même pas, cette saloperie ! grogna-t-elle entre ses dents. Pour le supplément que ta mutuelle va me demander en règlement de ton séjour hospitalier !

La mère de Sebastian exerçait sur le monde des vivants la fascination qui est celle du félin face à un parterre de petits lapins. On se fige, on s'arrête, le cœur battant, les yeux fixes, on attend pour voir à quelle sauce on va être mangé. Et peu importe la sauce, on se délecte de finir sous les crocs de tant de séduction. Cinquante-deux ans bien sonnés (son passeport en attestait), mais l'allure d'une femme de quarante. Grande, mince, athlétique, la silhouette serrée dans un jean à la coupe parfaite et une petite veste noire Versace déstructurée juste ce qu'il faut pour indiquer que c'est original et cher. Une espèce de chic naturel dont on ne sait s'il est dû aux traits purs qui s'affinent et se cristallisent avec l'âge au lieu de s'alourdir, à la qualité de la peau, aux longs cheveux qui retombent en mèches soyeuses sur les épaules ou à ce soin extrême qu'elle a de sa personne. Pas étonnant que le *Bild Zeitung* se soit plus intéressé à ses frasques qu'à ses analyses économiques et sa dialectique dans les débats télévisés. Un petit copain différent tous les six mois. Souvent plus jeune qu'elle et, si possible, déjà connu des tabloïds pour faire passer la pilule plus rapidement et s'attaquer au fond du problème.

— Le médecin de service m'a dit que tu pourrais sortir demain.

— Ah, tu vois..., murmura Sebastian qui se disait que l'orage n'avait pas été si terrible que ça. C'est pas si grave... Et puis, de toute façon, sur tes trois jours de congé ici, je t'aurais vue, quoi ? Deux heures...

Tu crois que je ne sais pas que tu as embarqué « Monsieur je joue dans une série pour midinettes » dans ta Samsonite ?

— Tu en as pour six semaines de convalescence, gros nigaud, coupa-t-elle avec humeur en écartant les reproches et les insinuations désobligeantes de son fils du revers de la main. Tu me dis, maintenant, ce que je vais faire de toi ? C'est ta petite copine qui va s'occuper de toi, peut-être ? Je ne l'ai même pas vue rôder dans les couloirs. À part ça, aux dernières nouvelles, c'était la femme de ta vie. Je dois être au Bundestag mardi au plus tard. Demain, tu sors d'ici et je t'emmène à Fribourg. Chez ta grand-mère. J'ai déjà appelé ton oncle Charles. Je n'ai pas d'autre solution.

Un froid. Sebastian ne les avait pas revus depuis deux ans. Le silence s'installa entre la mère et le fils, interrompu de temps à autre par le bip d'une machine dans la tête de lit et les sabots empressés d'une infirmière dans le couloir. Elle fulminait, son grand œil gris et vert allumé. Elle ne s'entendait pas avec sa famille. C'était invincible, irrépressible. Les séjours à Mayerhof avaient toujours tourné court. Pour clore la réflexion silencieuse et éprouvante qu'avait provoquée sa décision, elle écrasa sa cigarette dans le flan au caramel sur le plateau-repas délaissé par le jeune homme. Un léger baiser. Il crut sentir ses doigts effleurer son front.

— À demain.

Elle se détournait de lui quand le médecin de service entra. C'était un grand rouquin aux traits réguliers. Trente-cinq ans peut-être. Il avait l'air d'avoir soutenu et fêté sa thèse la veille. Tout ça en même temps.

— Vous me confirmez, pour demain, docteur ?

— Oui, il pourra sortir. Je lui ferai une prescription d'analgiques assez costauds. Ne le baladez pas trop longtemps sur la route. Qu'il s'allonge sur le siège arrière.

Le regard du médecin était franchement admiratif. Elle faisait cet effet-là sur à peu près tous les représentants de la gent masculine. Seul Snoopy, le lapin nain qu'elle avait offert à Sebastian pour ses six ans, avait résisté par le passé et l'avait mordue. Elle se retourna une fois sur le seuil de la chambre en évitant soigneusement le regard de son fils.

— Vous terminez votre garde à quelle heure ?

Sa voix n'était qu'un murmure, mais la proposition ne manquait pas de limpidité. La mère de Sebastian n'était pas du genre à s'intéresser au temps de travail légal en milieu hospitalier et universitaire. Sa spécialité, c'était plutôt la construction d'écoducs pour faune locale sur les autoroutes allemandes, où les Mercedes et les BMW écrabouillent régulièrement les amphibiens sous le coup d'un arrêté de protection. De là où il était, Sebastian put voir, avec un certain amusement, la pomme d'Adam du docteur monter et redescendre trois fois, avec une rigueur métronomique, tandis que sa carnation de roux s'enflammait sous le coup de l'émotion.

— Maintenant, si vous voulez. Je peux m'arranger.

Elle l'avait élevé seule, mais il avait de sérieuses présomptions quant à l'identité de son géniteur. La maturation hormonale de son système sympathique

était si avancée qu'il n'avait que treize ou quatorze ans quand l'affaire avait commencé à le travailler sérieusement. Il avait retourné en tous sens la maison qu'il habitait alors avec sa mère, près de Cologne, à la recherche de photos, de lettres compromettantes. Rien. L'omerta totale sur sa vie sentimentale. Il n'avait sous la main que le *Bild Zeitung* pour tenir le registre de ses dernières conquêtes de façon à peu près objective si tant est que l'on puisse prêter une once d'impartialité à ce journal éminemment philosophique. Finalement, à force de recoupements et de soirées studieuses prolongées en compagnie de Lucia, la jeune Espagnole au pair qui était censée apprendre l'allemand et qui lui enseignait surtout un espagnol torride entre deux baisers (Sebastian avait toujours tiré parti du fait qu'il faisait nettement plus que son âge), il avait pu établir un ordre qu'il jugeait acceptable d'autant qu'il se trouvait une ressemblance frappante avec le numéro un.

Le premier sur sa liste était un écrivain philosophe de gauche, animateur entre deux livres, c'est-à-dire tout le temps depuis un certain temps, sur une radio d'obédience nationale et dans une émission télévisuelle de seconde partie de soirée : très charismatique, grand nez sensuel, petites lunettes rondes cerclées de métal, regard à la myopie charmeuse quand il les enlevait pour les poser coquettement sur son front, veste Armani de bonne composition.

Enfin, bref, tout l'attirail voulu pour séduire une belle plante d'une trentaine d'années intarissable sur les désastres écologiques qui ravageaient la planète et qui s'exprimait comme un livre, sans craindre la tournure peu usitée et l'usage littéraire (l'édification

du genre humain commence sur les grandes ondes). Les plateaux de télé commençaient à se l'arracher, car elle n'était pas du genre à passer le sel et enferrait les politiques de tous bords dans leurs propres contradictions.

Avec Annette von Wreden, il y avait de l'animation, donc de l'audience. Leur idylle avait duré dix mois. Du moins, c'était ce qu'en disait le *Bild* des années 1990 qui s'intéressait aux amours du philosophe médiatique, pas encore à celle qui n'était qu'une journaliste culottée et la rédactrice officieuse des discours de la tête de liste du Parti des Verts. Sebastian avait été conçu à cette période.

Le problème était que sa mère fréquentait encore à l'époque, par intermittence, l'un de ses anciens coreligionnaires de l'Université de Stuttgart, un certain Wilhelm Neumann, le deuxième sur sa liste. Par un hasard surprenant, bien qu'ayant le menton carré et l'implantation capillaire du premier, le jeune homme se trouvait aussi un air de famille avec le second, dont il lui semblait avoir hérité du nez droit et de l'allure saine et sportive de bûcheron tout droit sorti de la Forêt-Noire. L'individu avait depuis repris l'exploitation de ses parents et fait fortune dans l'exportation de jambon fumé. Comme quoi, les études de psychologie mènent à tout ! Sebastian se disait qu'il serait toujours temps de creuser cette présomption de paternité quand ses poches seraient à sec.

Le numéro trois était un joueur de rugby toulonnais qu'Annette von Wreden avait connu bibliquement lors de vacances à Majorque chez sa sœur aînée, Brigitte, qui s'était isolée par là-bas dès les années 1980 et menait une existence de hippie dans un inté-

rieur que l'on pouvait qualifier de bohème au premier abord. Ce qui semblait toutefois ressortir du mobilier de brocanteur s'avérait être de l'indubitable anti-quité de chez Christie's. Celui-là, le rugbyman, Sebastian aurait préféré ne pas avoir à s'en souvenir, car les annales sportives de l'époque l'avaient répertorié dans la catégorie « poussif bas de plafond ». Quand on écoutait les archives télé, on constatait qu'il avait de gros problèmes d'élocution sans doute dus au port excessif du protège-dents. L'ennui résidait dans le fait que Sebastian avait la même carrure et la même allure engageante et follement sympathique quand il se mettait en colère. La ressemblance s'arrêtait là, fort heureusement. Le jeune homme s'exprimait très bien et avec fluidité dès lors qu'on ne lui demandait pas de parler en français.

Il y avait bien une quatrième ligne sur sa liste, mais il n'avait pas différencié les occasions amoureuses qu'avait pu avoir Annette von Wreden entre mars et novembre 1990, du fait qu'elle ne tenait pas le schnaps non plus (on sait où tout cela peut mener !) et que lui-même ne se trouvait rien en commun avec ces messieurs.

Trois, cela faisait déjà beaucoup. En définitive, Sebastian se disait qu'il était le seul homme gravitant autour de sa mère à avoir un lien bien établi avec elle.

Quand on arrive à Mayerhof aujourd'hui, c'est comme si on arrivait devant Schönbrunn vu depuis les jardins. Mais un Schönbrunn passé à la machine à laver à 90 °C et essoré à sec. Tout est plus petit, plus

court, moins jaune, moins pimpant. L'air de famille est toutefois indiscutable. Surtout quand on se gare, dans un crissement de gravillons, devant le porche agrémenté de deux volées de marches, héritage d'un von Wreden mégalomane. Évidemment, il n'y a que deux étages et trois cents pièces en moins ; beaucoup plus de fenêtres à repeindre ou remplacer aussi aux frais de la famille, car on ne perçoit malheureusement pas de subventions de l'État autrichien dans le Bade-Wurtemberg. Il ne s'agit en réalité que d'une très grosse maison bourgeoise d'une trentaine de pièces, même si le sens de l'autodérision et de l'ironie si développé chez les von Wreden l'a rebaptisée « château ».

Ce fut donc Charles von Wreden qui descendit les accueillir, impérial, tel Franz Josef, les rouflaquettes en moins. Il avait quinze ans de plus que sa sœur Annette. Sebastian avait toujours trouvé son oncle d'une beauté époustouflante pour un homme, presque suspecte : un visage au modelé noble, des lèvres sensuelles, un regard de chat étiré sur les tempes. Il était, disait-on, le portrait trait pour trait de son père, Maximilian von Wreden. Il était désormais à la retraite et vivait des jours paisibles après s'être consacré à l'entreprise familiale, une importante affaire de vaisselle et arts de la table qui avait décollé sur l'impulsion des Français quand ils occupaient la zone après la guerre et qu'il avait fallu regarnir les armoires des cantines et des administrations de la future République fédérale d'Allemagne. L'argent avait coulé à flots longtemps. Puis le débit s'était ralenti, la concurrence veillait, mais Philippe, son frère cadet, avait contourné avec ingéniosité le problème en ouvrant, quinze ans plus tôt, un musée

de la porcelaine dans l'ancienne fabrique von Wreden laissée dans son jus ; c'étaient les prémices de l'engouement pour le design industriel. Il avait aussi fait classer et ouvrir à la visite le rez-de-chaussée du château, si bien que le niveau de vie de la famille restait confortable sans grand effort. On vivait sur les acquis.

Le seul hic, c'était la présence des touristes : il n'était pas rare de voir, cheminant poussivement dans le parc aux arbres séculaires, un petit train rempli de retraités bavarois, de Suisses ou de frontaliers français à qui l'on faisait l'article sur l'incomparable porcelaine bleue et blanche qui avait orné les tables princières dès le dix-huitième siècle et dont on pouvait se procurer des reproductions très chères à la boutique du musée après s'être réconforté dans le salon de thé cossu du château, où la part de strudel coûtait six euros cinquante. C'était un peu Luna Park chez les Hohenzollern, mais cela arrangeait toute la famille qui n'avait pas besoin de travailler plus pour gagner beaucoup.

— Maman est là ? murmura Annette, redevenue petite fille devant son grand frère par l'effet dévastateur de la loi d'aînesse.

— Oui... Elle est au musée. Elle a dit qu'elle te verrait plus tard. Philippe ne rentrera que ce soir. Il revient de Paris. Il paraît qu'on a retrouvé dans le mobilier national français une chocolatière et un service à moka de la maison von Wreden. Époque Louis XV. Il est allé l'authentifier. Viens dire bonjour à Martha et à tes neveux.

Les neveux en question avaient, à peu de choses près, l'âge de leur tante, si bien que Sebastian avait